

Portraits
CROISÉS

Sacha Goldberg

Préface d'Éric-Emmanuel Schmitt

Portraits CROISÉS

[revelatoer]

Un grand bal masqué. Libre et libertaire. Fou. Sans retenue. Une fête qui célèbre les talents, valorise l'instant, abolit les différences. Un gala qui enjambe les siècles dans un mépris total de la mort.

Voilà ce à quoi nous convie Sacha Goldberg avec cette série de photographies. En la parcourant, je mesure combien il nous interroge sur ce que nous croyons évident. Et d'abord la culture.

Qu'est-ce que la culture ?

Les productions de l'esprit qui influencent et changent nos vies. Dès lors, il n'existe plus de hiérarchie entre un chanteur idolâtré et un génie littéraire, un personnage filmique marquant l'imaginaire et un chef-d'œuvre musical : Freddie Mercury, Molière, Dracula et La Joconde se tiennent côte à côte. Arts populaires et arts nobles se mêlent dans une joyeuse partie où ils oublient leurs distinctions.

Qu'est-ce que la culture ?

Ce qui supprime la distance avec autrui. Les arts détiennent la capacité de susciter l'intérêt pour ce qui diffère, l'étranger, voire le lointain, en nous dégageant une porte d'accès. Me serais-je passionné pour un vieil homme en armure sur un âne si Cervantes n'en avait pas tiré *Don Quichotte*, ce rêveur qui sommeille en nous et appréhende le monde selon ses fantasmes plutôt que dans sa réalité crue ?

Qu'est-ce que la culture ?

Ce qu'on transmet. En suggérant à des artistes d'aujourd'hui de jeter leur dévolu sur une figure d'hier, Sacha leur a permis de se présenter en relais. En avouant qu'il les inspire, ils se peignent en maillon de la chaîne et essaient, à leur tour d'inspirer. Guillaume Galienne, secrétaire de la Comédie française, se glisse dans Molière, le maître des comédiens et des dramaturges : comment mieux crier sa dévotion au théâtre ?

Le violoniste Renaud Capuçon décide d'évoquer une star du muet, Buster Keaton : comment mieux indiquer qu'on parvient à communiquer des émotions en se dispensant

de la langue ? L'écrivain, Éric-Emmanuel Schmitt — votre serviteur — se transforme en compositeur, Beethoven : comment mieux signifier que la spiritualité s'exprime en mots comme en notes ? L'auteur de science-fiction Bernard Werber affiche la tronche d'Einstein jouant au pître : comment mieux rappeler que du sérieux on arrive à extraire de la fantaisie ? L'acteur François Berléand, lui, va jusqu'à rendre un hommage ultime à son art, l'incarnation d'aurui, en s'effaçant totalement derrière l'illustre qu'il représente : on ne le décele pas en Victor Hugo, on ne voit que Victor Hugo !

Sacha Goldberg avait soufflé des personnages à chacun de nous, ou bien nous avait demandé de lui en soumettre.

En réalité, ce n'était pas si simple. On ne devait pas seulement élire une célébrité, mais une célébrité immédiatement identifiable par tous, c'est-à-dire une personnalité iconique, un être qui a inscrit une image dans les mémoires.

Cela réduisait l'éventail des choix et ouvrait la réflexion. Pourquoi certaines représentations nous frappent-elles et demeurent-elles vivantes en nous ? Quest-ce qu'une icône ? On le comprendra bien en détaillant les photographies de Sacha Goldberg.

Il faut d'abord que sur un individu singulier se cristallisent des traits humains universels. L'icône c'est une part de nous dans un autre. Ainsi l'insolence de Colette, la lascivité de l'Ange bleu, la méchanceté de Maléfique, la droiture idéaliste de Che Guevara.

Ensuite, le portrait d'une icône organise un ensemble autour d'un seul élément essentiel : le regard. Vêtements, accessoires, coiffures, pauses ne constituent qu'une somme de détails qui amènent de façon convergente vers le regard. Pour avoir assisté à quelques séances de Sacha, j'ai évalué ce travail en entonnoir. Ses équipes extraordinaires habillaient l'artiste, le postichaient, le maquillaient durant des heures puis les artisans de la lumière créaient l'écran où il s'installait. Cependant, tout cela, malgré une précision époustouflante, ne fonctionnait pas encore. Ce n'était qu'à l'instant où le sujet trouvait le regard de la personne invoquée que l'icône apparaissait. Cette épiphanie relevait du miracle. Tout devenait cohérent, le contrepalais une renaissance.

Enfin, une icône, c'est de l'invisible rendu visible. Une âme se matérialise. La palpitation d'un esprit surgit. Ne me demandez pas d'expliquer ce mystère. Sacha Goldberg, lui, sait le faire advenir et le fixer. Voilà pourquoi j'aime tant la peinture, la photographie : elles révèlent ce qui échappe, le figent et lui donnent un caractère éternel. Le fugitif passe dans le marbre. Il est sacralisé.

Quand je compulse ces photographies, je souris également avec tendresse : chacun de nous a confessé quelque chose de lui à cette occasion. L'une soupire : « *J'aurais pu être ça* », un deuxième « *J'aurais voulu être ça* », un troisième « *Je ne serai jamais ça* », On feuillette un catalogue de rêves, de remords, de regrets, d'abandons, et le livre s'alourdit.

Soudain le livre s'allège parce que, dans ces images, reposent beaucoup de délivrances. Chacun de nous s'est libéré de lui-même. Ou d'une idée de lui-même.

Nous sommes tous habitués aux séances photographiques. Une carrière publique nous mène régulièrement dans les studios où nous posons devant les objectifs. Que tentons-nous alors ? De nous incarner nous-mêmes. Autant dire que nous montrons ceci, cachons cela, nous livrons ce que nous souhaitons livrer, aucun secret ne nous sera arraché. Nous proposons, le photographe dispose, cependant, au cas où il nous aurait volé quelque chose, nous ne validerons pas le cliché. Bref, nous restons dans un territoire contrôlé.

Ici, au bal des fous, dès que l'on met un masque, on renonce à cette maîtrise. On s'offre au nouveau, à l'inattendu, à l'aventure. Grimé en Beethoven, j'ai laissé couler une colère, une douleur, une fureur que je connais parfaitement, mais que d'ordinaire je dissimule, car je ne désire pas en encombrer autrui ni y être assimilé. Ai-je raison ? Ai-je tort ?

Dans les laboratoires de photographie argentique, lesquels se raréfient à l'ère du numérique, on utilisait un produit liquide qui s'appelait le révélateur : lorsque la feuille baignait en lui, l'image prenait corps.

Aucun doute : Sacha Goldberg est un grand révélateur.

Eric-Emmanuel Schmitt



- M - Marthieu Chedid, auteur, compositeur, interprète - Charlie Chaplin



« *Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai compris que ma tête pouvait me tromper et me décevoir, mais si je la mets au service de mon cœur, elle devient un allié très précieux.* »

Voilà la phrase qui parachève un très beau texte de Charlie Chaplin qu'il lut le jour de son 70^e anniversaire.

Cette métaphore *Chaplinienne* fait écho à ma propre vision de la vie...
(Mon credo : la perfection naît de la peur, l'excellence naît du cœur.)

Aussi, l'enfance est au cœur de mes "préoccupations" et de mes petites inventions symboliques et musicales, tel un chemin intérieur, allant tout droit en direction du cœur, sans passer par la case « mental »... c'est ce regard encore vierge de tout, qui m'aspire vers ce présent sublimé, en l'occurrence, celui de l'homme de 51 ans que je suis aujourd'hui !

Je salue d'ailleurs, chaque jour qui passe, ces figures rares, libres comme l'art se doit de l'être, qui nous donnent la voix à suivre et à écouter.

Merci Sacha d'avoir rendu visible ce rêve enfoui tout au fond de moi.
Réincarner ce superhéros de ma jeunesse avec autant de talent.

Oh oui, quel cadeau ! Quelle Réalité !

Vive Sacha !

Et

Vive Chaplin !

Le grand, l'immense, l'unique !

- M - Mathieu Chedid







Eric-Emmanuel Schmitt, écrivain - Ludwig van Beethoven

Beethoven est un héros. Il a résisté à toutes les attaques. Le hasard le jette dans un environnement médiocre, entre un père ivrogne et une mère domestique ? Il s'élève quand même. Cupide, ténor raté, son père le contraind à apprendre le clavier à coups de gifles, le violon à coups de pied, il affirme son fils, l'insulte, l'humilie ? Beethoven adore pourtant la musique. Ses parents lui dispensent peu d'affection, ne sachant pas très bien en quoi cela consiste ? Qu'importe, Beethoven aimera l'amour. A vingt-six ans, la surdité le frappe, l'endolorit, l'isole chaque jour davantage ? A part ses trois premiers opus, il composera son œuvre entière affligé de ce handicap. Privé par son mal des liens sociaux, amicaux, conjugaux, condamné à la solitude, il ne connaît guère de plaisirs ? L'infirme écrira néanmoins un *Hymne à la Joie* au crépuscule de sa vie.

Beethoven a plus de mérite à être Beethoven que Monsieur et Madame Fromage — bonne santé, bonne fortune, bonne famille — à être Monsieur et Madame Fromage. Partie inégale : lui vise haut et ne rencontre que des embarras, le couple Fromage n'ambitionne rien, gâté par les circonstances.

Avant de devenir notre héros, Beethoven fut le héros de sa propre existence. Comme devise, il aurait pu brandir « *Quand même !* », car, à l'affût de ses desseins, s'inventant, il surmonte les écueils.

Beethoven ne baissa jamais les bras. La destinée lui défendit d'entendre la musique ? Il la créa sous son crâne de sourd. Le sort lui mégora la joie ? Il la fabriqua en lui, l'exprima dans sa *Neuvième symphonie* et, grâce à son talent, la rendit contagieuse. Générosité de celui auquel on ne donna qu'une misère ! Inépuisable...

Seule la mort en vint à bout ! Et encore, je n'en suis pas sûr, car, deux cents ans plus tard, Beethoven demeure : on joue ses pièces, on le statue, on le révère, on glose sur lui. Quoique la Faucheuse ait voulu le chasser de la scène, Ludwig van est revenu. Invincible...

Éric-Emmanuel Schmitt
Extrait de *Quand je pense que Beethoven
est mort alors que tant de crétiens vivent*,
Albin Michel, 2010.



Jean Teulé, écrivain - La créature du Dr Frankenstein

Le jour où j'ai rencontré la créature de Frankenstein j'avoue que j'appréhendais un peu cette rencontre. J'avais peur d'avoir peur.

J'allais enfin rencontrer la créature de Victor Frankenstein. Il s'est présenté devant moi avec une clope au bec encore fumante. Il avait de grands yeux bleus en contraste avec son physique monstrueux. Une vraie douceur sur le visage. Je me suis présentée : « Je suis Sacha Goldberger le photographe ». A ma grande surprise, il m'a souri avec tendresse.

« Où veux-tu que je me mette ? » me dit-il avec une voix un peu rauque.

Il s'exprimait beaucoup mieux que dans mon souvenir du film de James Whale.

Il est impressionnant, il fait un peu moins de deux mètres... Plus petit que dans le roman de Mary Shelley, où il mesurait 2 m 40 ! Il a dû s'affaïsser avec l'âge.

Rosemary, ma chienne, s'est mise à aboyer, elle s'est approchée et s'est couchée à ses pieds.

Je lui propose de s'asseoir. Il refuse. On ne contredit pas un homme aussi grand.

Il dégage une grande délicatesse malgré les tuyaux qui dépassent de chaque côté de son cou et les différents points de sutures et d'agrafes sur son front. Sa coupe laisse à désirer, je ne parle même pas de son teint verdâtre. Il a sûrement de gros problèmes de peau. Quelle idée de se faire photographe avec une gueule pareille.

Je vais devoir faire cette photo en noir et blanc... Pas le choix.

Je sors mon Leica. Je place la créature sur un fond réalisé pour l'occasion.

Damien bouge un des spots, toute l'équipe s'affaire autour du géant.

Thierry essaye sans succès de nettoyer sa veste recouverte d'un amalgame blanc de peaux mortes et de pellicules.

Il a vraiment très mauvaise mine.

« Vous voulez boire quelque chose ? Une aspirine ? »

Il secoue la tête de gauche à droite.

Je fais quelques blagues pour le mettre à l'aise.

« Vous allez voir, ça va bien se passer, au départ on commence toujours habillé, puis tranquillement quand vous serez détendu, on enlèvera vos vêtements... évidemment, les photos ne seront visibles qu'en France et sur Internet. »

Il rigole de bon cœur.

Je raconte souvent des blagues douteuses pour détendre un peu l'atmosphère.

Mon fils, Poignée de porte, court dans le studio et passe entre ses jambes.

Je fais quelques clichés.

« Le corps plus droit, tournez un peu la tête, voilà, c'est très bien. »

Nous regardons les photos avec l'équipe. Aïe ! Ça ne va pas du tout, on est très très loin...

... Il a l'air gentil.

Il me questionne du regard. Un des assistants lui apporte une clope. Il tire quelques taffes.

« C'est parfait, on va essayer autre chose. »

Il fait mine d'enlever sa veste. Je ris à mon tour.

Gyom change les lumières pour l'éclairer d'en bas, il a une patience d'ange. Le monstre sourit toujours. « Très bien, regardez dans le vide, pensez à votre belle-mère. »

Il sourit de plus belle.

Oh ! la poise, il aime sa belle-mère !

« Pouvez-vous avoir l'air méchant, très méchant ? Laissez tomber les bras ! La tête un peu en arrière... Voilà ! » Enfin, les photos

commencent à prendre tournure. Il quitte le plateau suivi de ma chienne et de mon fils qui, comme le reste de l'équipe, se sont pris de tendresse pour lui.

Après quelques minutes, je descends dans les loges, un homme est assis devant le miroir, il a les mêmes yeux que ceux du monstre de Victor Frankenstein.

J'avais été dupé, c'était son sosie...

Ce jour-là, j'ai eu la chance de photographeur Jean Teulé.

Quel grand Monsieur.

Tu nous manques déjà.

Sacha Goldberger





Caroline Vigneaux, humoriste - Wonder Woman

Shooting le 24 février

Dans le 20^e arrondissement de Paris.

A 8 h,

7 h 59 je quitte l'école. Je viens de déposer mes enfants et je me suis fait alpaguer par la directrice. Oui je suis maman.

8 h 10 je pédale comme une folle. Oui j'aurais du prendre un vélo électrique.

8 h 25, je m'excuse auprès de toute l'équipe. Oui je ne suis qu'une femme.

Une femme, en retard, essoufflée et transpirante : ODEUR WOMAN. On est très loin de WONDER WOMAN. Mais rien n'effraie le génialissime Sacha G. ni son équipe, qui s'affaire sur moi : un peignoir, du déodorant, du maquillage...

Ouhhh il est très très bleu ce bleu sur mes yeux.

Je me sens maquillée comme une voiture volée.

Des bracelets, un lasso de vérité, un bustier...

Ouhhh il est très très décollé ce bustier.

Je sens ce mois de février sur mes seins.

Des bracelets, un lasso de vérité, un bustier...

Ouhhh il est très très décollé ce bustier.

Je sens ce mois de février sur mes cins.

Je vais chopper la crève c'est sûr.

Et puis la touche finale, la cerise sur la tête : la tiare dorée avec l'étoile rouge !

Je me retourne et je m'aperçois dans la glace. Incroyable. Je ne suis plus moi. Je ne suis plus Caroline Vigneaux. Non. Je suis elle, Lynda Carter. Je suis émue, mais je ne dois pas pleurer, y'a trop de bleu sur mes paupières. J'effleure le costume, j'ausculte chaque détail. Aucun doute possible. Je suis cette meuf extraordinaire qui nous a tant fait rêver, mes copines et moi pendant toute notre enfance. Notre seule héroïne. Notre seul rôle modèle. Face à Albatro, Goldorak, Capitaine Flamme, Superman, Cobra, Musclor, Ulysse 31, X-Or et autres mecs bodybuildés, torturés, balafrés, stéroïdés auxquels j'avoue j'avais étonnamment du mal à m'identifier. Alors oui c'est vrai j'exagère. On avait aussi nos modèles : Mayal'abeille, Candy, Princesse Sarah, Clémentine et Mimi Cracra « *L'eau elle aime ça* »...

Rien que d'y penser ça me donne envie de vomir mes Treets et mon Raider.

Wonder Woman c'était quand même une autre vision de la femme. Elle était forte, plus forte que les garçons, et elle avait un lasso magique, des bracelets anti-balles et elle arrêtait tous les méchants. Et quand les Barbie et autre Martine « *à la cuisine fait la popote pour son papa car c'est un homme et qu'une fille ça sert à ça* » tournoyaient pour faire gonfler leur robe de princesse en poussant des petits cris de portes à huiler, elle tournoyait pour se changer en supéroïne.

Elle m'a tellement inspirée. Mieux, elle m'inspire encore.

Eten ce jour de février, j'ai eu la chance de l'incarner. Je me suis transformée. Physiquement évidemment. Mais pas que. Je marche vers le studio photo dans ses bottes, et je me sens puissante, invincible, impertueuse. C'est fou. Comment un costume avec si peu de tissu peut vous donner une telle force intérieure ! Malheureusement ça n'a pas duré.

Clic-clac merci Kodak ! C'est dans la boîte. Terminé.

Eh oui un WW, même sur une voiture volée, c'est une plaque d'identité provisoire.

J'ai bien essayé de m'enfuir avec le costume, mais on m'a obligé à le rendre.

Et je suis redevenue caroline vigneaux.

J'ai repris ma vie, mes retards et mon vélo... Jusqu'à hier soir.

Alors que j'écrivais ces lignes en regardant cette photo publiée sur Instagram... Ding !

Un nouveau commentaire. De la vraie LYNDA CARTER :

« Well done @carolinevigneaux ! ».

Un cadeau de la vie.

Alors je l'ai remerciée au nom de toutes les petites filles qu'elle a inspirées et qui aujourd'hui peuvent dire :

« *Mon nom est Woman.*

Wonder Woman ».

Et moi je le signe à la pointe de mon lasso

D'un WW

Qui veut dire WONDER W'IGNEAUX.

Caroline Vigneaux



Pierre Richard, acteur - Le Spermatozoïde dans « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir... » de Woody Allen

- Here we go again!
- I'm not going out there. I'm not gonna get shot outta that thing!
- What if he's masturbating? I'll wind up on the ceiling!
- No!
- Get a grip on yourself.
- Fellas... Fellas, it's dark out there!
- Shh! Shh!
- I'm due at my parents' for dinner.

Extrait d'un dialogue du film

*Tout ce que vous avez toujours voulu savoir
sur le sexe sans jamais oser le demander*
de Woody Allen.

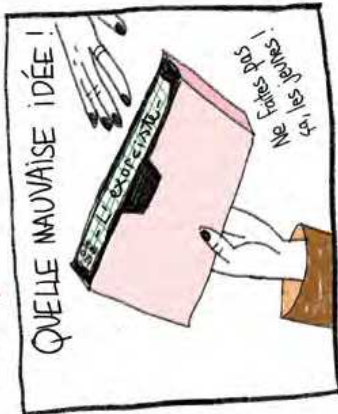




Pendélope Bagieu, autrice de BD - Regan dans « L'Exorciste »

L'EXORCISTE

QUAND J'AVAIS 13 ANS, C'ÉTAIT LA MODE DE REGARDER DES FILMS D'HORREUR PAS DU TOUT DE NOTRE ÂGE



HEUREUSEMENT, J'AVAIS AU MOINS EU LA PRÉSENCE D'ESPRIT DE REGARDER LA CASSETTE UN MERCREDI APRÈS-MIDI, DONC EN PLEIN JOUR.



MAIS TOUT DE MÊME...

JAMAIS JE N'AVAIS VU (OU IMAGINÉ) UN TRUC AUSSI HORRIBLE.



JUSTE APRÈS JE SUIS PARTIE À LA DANSE. JE ME SOUVIENS MÊME D'ÊTRE LA PREMIÈRE À FAIRE DE MA VIE.



MALHEUREUSEMENT: PERDU: ON NE REUT PAS.



PRESQUE 30 ANS PLUS TARD:



Eh bien croyez-le ou non, mais c'est assez radical comme thérapie. Merci Sacha!



Mais complexez pas sur moi pour essayer de le regarder à nouveau. Plutôt crever. -Pénélope*



Guillaume Gallienne, acteur · Molière